

Premiers éléments pour trouver ce qui fait signe
[compte-rendu économique autour de la fabrication d'un film]

document libre de reproduction

10 juillet 2012. Presque 10 heures du matin. Aéroport de Marseille. Affalée dans un banc : agents de sécurité, touristes pauvres et autres voyageurs perdus se mêlent dans mon regard embué de couleurs, la nuit blanche m'habille encore de ses noires ivresses, Ana dort debout ou presque. Sur la paroi en simili bois d'un faux café, une inscription au goût fort relatif : « Les bons moments du voyage ». J'ai soif et faim. Je sens la sueur de l'interminable journée d'avant étreindre mon corps au moindre mouvement, au moindre geste. Rencontre professionnelle à la hauteur de son exigence : un réalisateur timoré, deux producteurs en colère, un mécène ambitieux, un assistant mécène engourdi. Je regarde l'étrange mosaïque et je perçois l'intelligente alliance qui la compose : la voix est ajustée pour la circonstance, l'inflexion est caressante pour les p'lites natures. Autour du buffet local, le menu est simple mais accueillant : salade, couscous, chorba, steak, tajine. L'eau coule à flots. Le phrasé est sec et l'idée précise, le regard est rapide et la vision compacte, le discours est concis et le message clair. J'observe le bal d'un œil amusé et pense à ce qui se dit, anticipe le verbe et ressens les malaises, moque la parole ravalée de l'un et taquine la certitude ambrée de l'autre. La posture – ni soignée, ni négligée – est pensée jusqu'au bout des ongles. Au poil. Parfois je m'attarde sur toi, en bon élève tu tends l'oreille, prends des notes, poses des questions, tentes de contrer une remarque qui te déplaît, mais tu obtempères et reprends ton carnet de notes, quelqu'un relève une énième fêlure, tu désires la pallier, trop tard, le texte est là, BlackBerry à l'appui. Tu ironises et relativises, « l'assiduité, ça paie » sembles-tu écrire. Tristesse. Je glousse et ris de moi-même d'être là, comparse haut les mains, de ce fusil qui passe avec talent d'épaule en épaule sans qu'aucun coup de feu ne soit tiré, de ces stratèges passés maîtres en subterfuges et combines en tout genre, mines patibulaires et verve compassée, l'air de rien, arborer le sérieux d'un projet de film à vendre, ici et ailleurs. Paris, Marseille, Abu Dhabi. Non loin, au pied de l'Euphrate, un mont miroite déjà ses lueurs de fin des temps sans fin, les vœux de fortune deviennent légion : gloire, luxure et dents en or. Tout d'une grandeur. Tout le monde accourt. Dîner d'affaires : brochettes, merguez, salade, cœur, foie, cris, rires, fumée, balayeuse de voirie, l'argent circule d'un organisme à l'autre, d'un producteur à l'autre, d'un hypothétique distributeur à une salle de cinéma délabrée, le patron du snack de fortune – en saisissant une merguez crue à pleins doigts : « Ça vient du fond du cœur ! » Balayeuse de voirie, frites, ketchup, moutarde, mayo', tâches d'huile, « mieux vaut une grosse sur la conscience qu'une petite sur l'honneur ! », variations syncopées, sonneries de portables : « *Babylon* a eu un prix ! », « *Demande à ton ombre* aussi ! », les vestes craquent, les sourires pèsent, les boutades sont relevées, mais froides. Tout à fait digestes ! Balayeuse de voirie. Rien n'y fait. On enchaîne. *Logline* pour non-initiés : Dans les hautes steppes de l'Atlas, trois jeunes paumés explorent une terre découpée par une ligne de chemin de fer abandonnée. Sur la route, les mains saisissent un morceau de terre cuite, une pioche, une inscription, un suaire, comme pour exhumer un passé qui affleure. Le grand plat est brutalement déversé. Le suaire se met à palpiter convulsivement sous le magma de pois chiches trempés la veille dans l'eau, d'oignons (beaucoup d'oignons), de tomates, de navets, de courgettes, de carottes coupées en long, de cuisses de poulet, de côtes d'agneau assaisonnées, de céleri, de feuilles de laurier, d'épices, d'huile d'olive, de cumin, de coriandre, de sel, de poivre, de piments, de harissa

(si affinité..), se mêlent à la graine à présent bien tendre. Les trois jeunes paumés se ruent sur le grand plat abstrait. Plongent leur grosses mains forgées à coups pioche sèche et de scie mouillée de bave. Grosses mains dans le grand plat, grosses mains dans la grosse bouche, grosses mains dans le grand plat, grosses mains dans la grosse bouche. Têtes d'oignons broyées, bouts de viande écrasés, piments verts désossés. Le linceul frétille sous les mains qui remuent sous les bouches qui mâchouillent. Chlupfsfss.. khrruipffch.. chloghh.. pffgrreêh.. Mains - tranches de carottes - bouches. Mains - blanc de poulet - bouches. Mains - tomates éventrées - bouches. Mains - sauce rouge - bouches sauce rouge. Litanie carnassière dégoulinante, grains mous, comètes osseuses. Hleêkhfft.. mhimghlchss.. ghrôfkht.. ohrrflppss.. Bientôt mains et bouches gouttent sur le résidu de l'innommé. Des restes flottants topographient les strates perforées, dévorées. Vifs tremblements. Bouts d'os cassés, bouts de pelures hachés, trémoussent un moment. Les jeunes paumés se toisent les uns les autres. Ils se mettent à sucer leur pouce [*De tous les doigts, c'est celui qui seul possède la capacité de s'opposer aux autres*]. Alors ils le mordillent, de plus en plus sévèrement, de plus en plus durement, insistent sur la peau, tirent dessus, de plus en plus sévèrement, de plus en plus durement. La peau se déchire, un sang de couleurs mêlées se met à couler. Puis d'un coup sec s'arrachent la seconde phalange. Puis d'un second coup sec s'arrachent la première phalange. Sans répit, sans mastiquer. Toujours en se fixant les uns les autres. L'un d'eux sans doute plus impatient que ses deux acolytes s'arrache tous les doigts d'un puissant coup de mâchoire pour s'enfoncer entièrement le poing sans doigts dans la bouche déformée par les métacarpes. Le second trempe son avant-bras dans la sauce rouge et plante brutalement et profondément ses dents dedans. Il y tire avec férocité le premier radial. Puis le second radial. Replante ses dents. Petit palmaire, grand palmaire, long supinateur, rond pronateur, tombe sur un os radius, mord dedans, le broie, y laisse quelques jointures. Tombe sur un os cubitus, mord dedans, le broie, y laisse quelques dents. Un autre bras et jambes déjà bien entamés saute sur son voisin occupé à manger le mollet du troisième et lui mord la tête. Il mord tellement fort que dans un craquement terrible lui explose l'os frontal de la boîte crânienne. Puis plonge sa tête dans le cratère, fore, fouge, fouille, en ressort un gros bout de cervelet auquel s'attèlent obstinées quelques minuscules parcelles osseuses. Biceps. Tibias. Tétons. Orteils Poignets. Ongles. Poils. Cuisses. Fessiers. Visages. Chevilles. Poumons. Cœurs. Peaux. Os. Tout se déchire, s'arrache, se mange, s'ingurgite. Ridés, pelés, entiers, découverts, ouverts. Les yeux impossible à éteindre. Au-dessus du buffet fétide, des crocs encéphalés. Et ces bouches révulsées, ces bouches refaites, ces bouches difformes, qui après avoir tout déchiré, tout arraché, tout mangé, tout ingurgité, gigotent à même le sol-linceul en remuant les lèvres rouges, les lèvres aveugles, mordent dans le vide, cherchent la viande fraîche, la viande malade, la viande mourante, la viande morte, la viande sèche, la viande pourrie, LA VIANDE. Ces lèvres rouges, ces lèvres aveugles, cherchant la viande, mordant dans le vide à présent émietté, à jamais dentelé. Les prêtres survivants de la lubrifiènce toujours mains gantées en l'air esquissent un sourire sardonique, effet grand écran : « C'est cela la violence : de bonne qualité, très bonne prise en gueule, c'est présent dans la manchette, ça n'a peur de rien, c'est stable, c'est propre ! » Un chèque pour chaque protagoniste, le cirque lève son chapiteau, le cheval est enterré, sa peau déjà passée par les corbeaux. Je te regarde, tu ne dis rien. Le monde en toi ne dit plus rien. Tu reconnais l'ordre marchand qui tait la vie. Silence. Dans ton regard fragile, le pacte est scellé, tu fais déjà la queue pour une portion d'offenses. Tristesse. Le souvenir de toi à vouloir « juste »

faire un film m'est douloureux. Alors j'étouffe ma voix et estompe ma colère. Non par amitié, mais par pudeur. Puis j'écris. Non plus par pudeur, mais par amour. L'écriture, c'est ce qui reste lorsque la parole devient suspecte : devant une table de professionnels tout en haut de la rue Vincent Scotto , il m'est désormais conseillé de ne pas trop en dire sur un projet de film (*Les mille et une mines*) si l'ON veut que le producteur invité s'y intéresse. La chasse est ouverte. Les fauves sont lâchés. Je me tais. J'écris. Tel un point d'interrogation que je traîne en bandoulière : *jusqu'où peut-on aller pour faire son film ?*

Le pas serein, un tantinet nonchalant, je déambule les avenues phocéennes soudainement étroites. Un peu harassé, je pense m'asseoir, pas de banc public. Je marche et roule sur une rue descendante dont j'ignore encore le nom. Je cherche un bar, non c'est un café. On n'y vend pas d'alcool. Je marche encore, deux cigarettes en poche. Je cherche un tabac. Tous fermés. Je m'attable à une terrasse, pas une femelle. Tous en chiens. Un mec paré de guenilles vient me baragouiner quelques mots inaudibles, le patron le chasse à coups d'insultes. Des mômes sans leurs parents – une petite fille et un petit garçon – se baladent heureux et insoucians sur le trottoir. Marseille est une cité qui meurt dans une cité qui naît. L'organisation même de son espace de vie y est traversée par l'impossible épanouissement de celle-ci. Elle accueille baroudeurs de tout bord et arracheurs de dents de toutes les batailles, exilés sans étiquette et faux clandos, flics omniprésents et maquereaux au piquet, touristes huppés et junkies à court de fix. Les verres se brisent sur l'asphalte, les mégots jonchent le parvis crasseux, les rats y élisent domicile et les chats y rasant les murs. Même le verbe y est châtié. Je me remémore une question sentencieusement jetée à table : « Et toi, comment fais-tu pour vivre ? Pourquoi ne dis-tu pas qu'Ana travaille et que c'est ce qui te permet de vivre, de faire des films et de venir à Marseille ?! » Sans plus de mots, j'observe le reptile se glisser dans les pores de notre époque : ON veut faire un bébé ensemble, mais que chacun ait son compte en banque. L'argent, envers et contre tout, pour tous. Même faire don de son regard n'est rien, plus rien. Il est des documents économiques qui n'ont pas valeur marchande. Voici donc :

Je soussigné, Zoheir M., sans titre au sein de l'entreprise *Le Songe d'un habitant de D.*, donne procuration à mon ami David Y., auteur-réalisateur au sein de la même entreprise, dans le cadre du renoncement à toute contribution (scénario, réalisation, montage, etc.) et autre rémunération de type « droits d'auteur » en rapport avec celle-ci.

Marseille est une déclaration de guerre, certes, mais on y cherche l'or comme on y brade un bonjour. *And no-one saw the carnny go, I say it's funny how things go.* À bon entendeur. Avec amour.

*Les 10-11 juillet 2012,
entre Marseille et Valence (Espagne)*